

La princesse aux souliers gâtés.

H. POURRAT. Trésor des contes. I, p. 82.

Il y avait une fois un roi, et ce roi avait une fille. Toutes nuits que Dieu fait, cette fille gâtait une paire de souliers.

L'affaire était sur les langues des gens. Car on avait essayé percer le secret, mais personne n'avait jamais pu suivre demoiselle. Personne; et ni lévrier, ni biche de forêt ne lui aurait tenu pied, quand sur le soir elle quittait sa chambre.

C'était comme un peu de fumée, comme le vent : on la voyait, on ne la voyait plus.

Et tout le monde se demandait où elle allait ainsi courir.

Le roi, le pauvre, plus qu'aucun aurait voulu avoir le fin mot. Mais ni d'un biais ni de l'autre il n'y était arrivé.

Un jour on vint lui dire que des garçons devaient passer par le pays. Bien dégagés, bien éveillés, bien lestes. Qui aimaient la chasse, peut-être, de toute leur belle humeur; ou qui voulaient prendre parti dans la cavalerie légère, peut-être... Toujours est-il qu'ils avaient ce renom d'être des délurés, et ils le portaient plus haut que tous les clochers de la ville.

Le roi donna ordre d'arrêter ces lurons au passage et de les lui amener au château.

La troupe les aborda donc sur la route; il leur fut fait savoir qu'on avait commission de les conduire au roi. « Eh bien, va pour parler au roi! Le roi ne nous mangera pas. C'est plutôt nous qui mangerons ses ennemis, si ce peut lui être agréable! »

Ils se présentent, dix ou douze. Le roi leur donne le bonjour, 'il les fait rafraîchir; puis, le verre en main, il leur dit :

« J'ai une demoiselle qui chaque nuit gâte une paire de souliers. J'aimerais savoir où elle va.

- Sire le roi, firent ces lurons, nous aurons bien du malheur si nous ne pouvons pas la suivre. »

On les fait souper, - un souper où rien ne manquait, ni les fins aloyaux, ni les pâtés d'anguille, ni les dindes à la broche toutes rissolées d'or. Il leur fallait prendre des forces. Sans doute que d'être si dégagés leur profitait pour l'appétit, mais on peut dire qu'ils tapèrent sur la brioche.

« S'ils s'en tirent aussi bien pour suivre la demoiselle, pensaient ceux qui servaient à table, cette fois nous allons savoir! »

L'heure venue, on les mène à leur chambre. Une chambre tout contre celle de la fille du roi, de façon qu'ils puissent l'entendre, la surveiller, la suivre à vue.

Mais ils n'eurent pas cette peine : la demoiselle vint les voir. Des courtoisies, des compliments, des grâces, et ce qui valait mieux encore, des verres, des bouteilles. A croire qu'elle avait à sa disposition la Bourgogne et la Champagne! Eux, ma foi, ils burent à la santé de cette belle personne, et autant qu'il fallait pour lui faire honneur. Tellement que le vin leur donna dans la tête. Avant dix heures de relevée, ils étaient sous la table, en long, en large, en travers, comme des quilles, quand la boule a couché le jeu sur la place. Et ronflant plus que des sonneurs, les uns par-dessus les autres ...

Le lendemain matin, lorsqu'il vint pour savoir, - et Dieu sait s'il lui tardait, car il avait fait fonds sur ces lurons, - le roi les trouva sur son plancher, bras de çà, jambes de là, encore tout assommés de vin et de sommeil.

Et bien sûr ils ne savaient rien. On est bête, quand on ne sait pas. Ce fut ce que leur dit le roi : qu'ils n'étaient que des bêtes. Il les fit reconduire à la porte du château, - tout juste s'il ne leur fit pas donner du pied dans le derrière ... Mais il se demandait si jamais homme né de mère arriverait à savoir où sa fille courait de nuit.

En ce même temps, il y avait un soldat qui, venant d'avoir son congé retournait chez son père. La route était longue. Ce soldat l'égayait comme il pouvait : d'une chanson qu'il se chantait, l'arquette et turlurette, d'une pomme qu'il ramassait au fossé, d'un coup d'eau fraîche qu'il buvait à la fontaine.

Ainsi, allant et chantant, il rencontra une certaine femme qui semblait une pauvre. Ils se souhaitèrent le bonjour. Cette femme lui dit :

« Vous êtes militaire ?

- Oui, pauvre femme, et j'ai eu mon congé. Je m'en retourne au logis de mon père.

- Me feriez-vous la charité, brave soldat ?

- Pas grande charité, par malheur, pauvre femme. J'ai juste vingt sous dans ma bourse. Et comme j'ai bien des lieues à faire avant d'être rendu chez moi, il me faudra payer le vivre et la couchée.

- Si vous voulez, dit la pauvre, partageons. Ou mieux, non : donnez-moi le moins qu'il se peut. »

Il lui donne dix sous, la moitié de son avoir, reprend son pas et reprend son refrain. Pourvu qu'il pût chanter sa chanson, l'argent ne le tracassait guère.

La pauvre, elle, voilà qu'avec d'autres habits, une autre figure, elle va se poster plus loin sur son passage. Elle lui resouhaite le bonjour, lui redemande la charité.

« Je n'ai que dix sous, pauvre femme. Mais tenez, et c'est de bon cœur : si vous les voulez, prenez-les ! »

Change encore la vêtue, change encore la figure, et voilà la pauvre encore sur le chemin. Une troisième fois, elle resouhaite le bonjour, redemande la charité.

« On ne me laissera pas arriver chez moi, se dit le soldat.

Mais ma foi, je coucherai à la belle étoile, et si j'ai faim, il y en a d'autres ! »

Il tire de son sac un pain rond qui faisait tout son vivre, il le coupe par le milieu, il en donne la moitié à cette pauvre femme.

Alors elle, - oui, bien sûr, c'était une fade, une fée fine comme le diable, - elle se met sur un autre discours :

« Remarquez bien ce que je vais vous dire. Je veux faire votre fortune. Vous êtes un garçon tout de bon cœur et de bonnes façons, tâchez donc de me bien comprendre. Le roi vous attend. On lui a dit que le soldat la Ramée va passer par son pays et il vous fera venir en son château. Parce qu'il a une fille qui gâte une paire de souliers toutes les nuits. Je vous le dis, votre fortune est faite, plus qu'une fortune. Je vais vous remettre des guêtres qui chaque pas feront sept lieues. On vous accueillera avec tous les tambours et toute la musique. Comme un prince, en fanfare! Vous, d'autant plus, mon fils, soyez honnête. Le roi voudra vous saluer le premier, et vous, bien honnêtement, vous lui ferez le salut du soldat.

- Je le ferai sans y manquer, madame.

- Écoutez-moi : on vous aura logé dans une belle chambre.

Les bouteilles n'y manqueront pas, Vous, attention! Vous n'y toucherez point. Vous direz, civilement, que vous êtes un peu fatigué ...

- Fatigué, bon. Vive qui vive, qui vit verra!

- La demoiselle vous invitera à festoyer. Mais vous: « Non, mademoiselle, par respect : les soldats ne mangent pas devant les demoiselles ! » Vous ne serez pas plutôt au lit qu'elle vous portera le vin; sans qu'elle le voie, vous verserez ce vin à terre. Ou vous ferez semblant de dormir... Ha, remarquez bien tout, ce n'est pas là du badinage.

- Madame, je pourrais tout prendre par écrit.

- Que non. Mais logez-le dans un coin de votre cervelle ... »

Il fait bon savoir les choses. Point par point, la fée, qui savait comme elles étaient, fait à la Ramée la leçon.

Lorsque la Ramée entra dans le pays, il trouva sur le chemin une masse de monde venu le recevoir. « Soldat la Ramée qui arrive! Soldat la Ramée qui arrive! » Et tous de crier, et beaucoup de courir en avant sur la route, d'agiter leur bonnet en l'air, parce que c'était la Ramée, qu'il arrivait enfin. Et les jeunes, les vieux, la ménagère avec son balai, le boulanger poudré de blanc comme un hanneton, le savetier aux mains empoissées de noir, tous sortaient sur le pas des portes. Il avait dû se dire de la Ramée qu'il pourrait rendre bon office au roi; toujours est-il qu'un bruit avait passé par toutes les campagnes.

Lui, il allait, léger du pied comme un chat maigre, sans se donner la moindre importance. Pendant que tous ces gens criaient, autour de lui, il repassait dans sa tête ce que la dame lui avait enseigné.

La troupe vint à son devant. On lui rendit tous les honneurs.

Tambours et trompettes, violons et musettes, rien n'y manquait. On le conduisit à la ville, on le mena au château du roi.

Le roi le salua:

« Salut, soldat la Ramée.

- Salut, sire le roi. Tout à votre service.

- Eh bien, voilà : j'ai ma demoiselle qui me gêne une paire de souliers toutes les nuits ...

- Il y a, dit la Ramée, de quoi se mettre en peine.

- Et je me mets assez en peine, dit le roi. Je voudrais que vous me disiez ce qui en est.

- Sire le roi, je m'emploierai à le savoir; mais ce sera peut-être sans qu'il en sorte rien.

- Vous me ferez plaisir et je m'en souviendrai.

- Je ne veux pas promettre d'être plus heureux que les autres.»

Le roi trouvait la Ramée fort honnête. Il était déjà tout content.

La Ramée soupa, - solidement, mais rien que le raisonnable.

Sitôt soupé, sitôt couché. Sur les dix heures, tout doux, une porte s'ouvre : la demoiselle se coule dans la chambre.

« Soldat la Ramée, soldat la Ramée! »

La Ramée dormait... Du moins c'était tout comme. Le nez dans le chevet, il paraissait parti pour le pays des songes. Et il ronflait à lui tout seul autant que les douze lurons ensemble.

Si bien que la demoiselle dit entre haut et bas :

« Bon! bon! Leur la Ramée, il dort comme les autres! » Alors, - oh! de cette fille! - elle va délibérément vers une armoire et elle l'ouvre :

*« Par la vertu de ma baguette
Je veux que ma toilette soit faite! »*

A l'instant, la voilà dans tous ses atours. Il n'y manquait pas un collier de perles, pas un nœud de rubans :

*« Par la vertu de ma baguette,
Je veux avoir passé la ville! »*

A l'instant, elle eut passé la ville.

Mais la Ramée avait bouclé ses guêtres, il ne la lâchait pas d'une semelle.

En la croisant, de tout près il lui dit :

« Vous avez une compagnie, mademoiselle.»

Elle, elle fut si interloquée qu'elle sut dire seulement:

Oh, oui, monsieur ... » Et vite, ensuite :

*« Par la vertu de ma baguette.
Je veux avoir passé la côte d'Or! »*

A l'instant, elle eut passé la côte d'Or. Mais incontinent, eue entend près de son oreille les mêmes paroles.

Mademoiselle, vous avez une compagnie. »

Elle, déferrée, elle ne sut que dire encore : « Oh, oui, monsieur ... » Et vite, aussitôt:

*« Par la vertu de ma baguette
Je veux être au château des Fêtes! »*

Elle n'y est pas qu'elle entend pour la troisième fois la ème voix:

Mademoiselle, vous avez une compagnie. »

Pensez si elle fut démontée, pour le coup! Tellement 'une fois de plus, bien camuse, elle ne trouva pas autre ose à répondre que : « Oh, oui, monsieur ... »

Dans ce château tout respirait la fête : ce n'étaient que lustres allumés, lumières et girandoles, musiques et carillons, beaux messieurs, belles dames. Quittant les jeux et les danses, tout ce beau monde accourut la saluer.

« Vous êtes bien en retard, mademoiselle! »

Elle leur expliqua qu'il avait fallu attendre que la Ramée fût endormi : encore craignait-elle, craignait-elle beaucoup qu'il ne l'eût suivie depuis la ville ...

Si bien qu'elle ne vivait pas. Et sur les trois heures du matin, elle dit vouloir repartir. Ces messieurs, au contraire, voulaient la retenir. Mais elle, elle était trop en frayeur à cause de ce la Ramée! Certainement il l'avait suivie, puisque par trois fois il l'avait avertie de sa présence; il pourrait raconter à son père et à tous où elle venait passer ses nuits.

Les messieurs avaient beau lui assurer qu'il n'était pas possible à quelqu'un de l'avoir suivie de son pied jusqu'au château, ils n'arrivaient plus à s'en faire croire. Elle était trop travaillée par la crainte. Bien qu'on la suppliât de demeurer encore, on ne put l'empêcher de prendre congé:

*« Par la vertu de ma baguette,
Je veux avoir passé la côte d'Or! »*

A l'instant, elle eut passé la côte d'Or.

*« Par la vertu de ma baguette,
Je veux être dans ma couchette! »*

A l'instant elle fut dans son lit.

Cependant la Ramée se tenait sur ses gardes. Il était rentré juste avant elle.

Lorsqu'elle alla jeter un coup d'œil, elle le vit au lit dormant comme un bienheureux.

Au matin, le roi, bien impatient, vient saluer la Ramée.

La Ramée se lève, fait le salut du soldat.

« Eh bien, demande le roi, êtes-vous au fait, maintenant? »

- Sire, veuillez faire venir votre demoiselle. Face à elle, la vérité je la dirai, de bout en bout. »

Le roi avait un contentement de penser qu'il allait savoir.

La tête pourtant lui sautait, songeant à ce qu'il lui faudrait apprendre ... Ah, c'était un joli son de musette!

La Ramée se comporta si honnêtement qu'un autre n'aurait pu mieux faire. Lorsqu'il eut devant lui la fille du roi qu'on était allé quérir, il dit:

« Sur les dix heures, mademoiselle, vous êtes entrée dans ma chambre. Vous avez regardé si je dormais et je vous ai paru dormir. Alors vous avez dit: "Bon! bon, leur la Ramée s'est endormi comme les autres. " Est-ce vrai?

- Oui ... C'est vrai.

- Ensuite, vous avez ouvert un garde-habits. Vous avez dit ... »

Et le reste. La Ramée entame le peloton.

« Je veux avoir passé la ville.» Aussitôt vous l'avez passée.

Mais quelqu'un vous a fait comme à l'oreille: « Vous avez une compagnie, mademoiselle. » Et vous lui avez répondu : « Oh, oui, monsieur. » Est-ce vrai?

- Oui ... C'est vrai. »

Il dévidait l'écheveau, il racontait comment elle avait passé la côte d'Or, et ce qui lui avait été dit pour la deuxième fois, et ce qu'elle, elle avait de même répondu.

« Est-ce vrai?

- Oui ... C'est vrai. »

La demoiselle écoutait la Ramée faire sa relation et elle ne l'en aimait pas mieux.

« Ensuite vous avez dit :

« Par la vertu de ma baguette

Je veux être au château des Fêtes! »

Et il s'est trouvé que quelqu'un pour la troisième fois vous a dit au passage : « Mademoiselle, vous avez une compagnie. Vous, pour la troisième fois, vous avez répondu: « Oh oui, monsieur. » Est-ce vrai?

- Oui ... C'est vrai.

- Alors, vous êtes entrée dans le château. Il y avait là beaucoup de beaux messieurs, beaucoup de belles dames. Ils vous ont fait l'accueil. Vous vous leur avez dit qu'un garçon vous suivait, qu'à coup sûr il y avait quelqu'un là pour vous suivre. Est-ce vrai mademoiselle?

- Oui ... C'est vrai.»

Il dit ainsi le fait de la fille du roi. Tout son fait, le château, les jeux, les danses, et tout.

« Sire le roi, puisque vous m'avez donné commission de démêler cela, voilà comment la demoiselle gâte une paire de souliers toutes les nuits. »

Alors le roi se passa la main sur la figure. Il n'y en avait qu'un qui ait pu suivre sa fille. Il n'y en avait qu'un qui puisse lui passer la bride. Il dit à la Ramée:

« Soldat la Ramée, la voulez-vous en mariage? »

Ainsi! Gendre du, roi! Lui, le pauvre soldat qui rentrait avec des souliers troués! S'il se plaçait! C'était plus qu'une fortune. Mais il y a mieux que l'argent ...

« Sire le roi, dit la Ramée, de la meilleure grâce qu'il eut, votre demoiselle et moi, nous ne sommes pas pour passer par la même porte. »

Tout le monde se taisait.

Le roi fit apporter un plein boisseau d'écus qu'on versa dans le havresac du soldat.

Et lui, la Ramée, il aimait mieux rapporter à ses parents un beau boisseau d'écus que cette demoiselle. Il remercia le roi de cet argent, des honneurs, des plaisirs qu'il avait reçus, remonta son sac d'un coup d'épaule, reprit la route.

Il laissait cette fille et le château du roi. Il allait retrouver la maison de son père, le pauvre clos, les besognes de tous les jours; mais sur la route, de peuplier à peuplier, il chantait l'arurette et turlurette, et il était plus content de pousser sa chanson que de porter couronne d'or.

Et le coq chanta

Et le conte finit là.